BUREAUX : RUE NAIN, 1. ROUBAIX: Trois mois... Six mois... Un an... L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. REBOUX. Le Nord de la France: Trois mois... Six mois... Un an... ANNONCES: 15 centimes... RECLAMES: 25 centimes... On traite

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economiste; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX 12 DÉCEMBRE 1869

On affecte volontiers de nos jours le dédain du bien dire, volontiers on demande à quoi sert l'éloquence, et qu'on veuille citer, pour voir, quelqu'un de ces merveilleux effets que lui prête la tradition ou l'histoire, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils parlent? Sans remonter plus loin que cette même semaine, il n'y a pour être renseigné qu'à lire le discours de M. de Forcade au Corps législatif et compter à quelle grande majorité, deux élections, les plus contestables qu'ait encore eues la Chambre à vérifier, ont été validées mercredi et jeudi.

Huit jours étaient à peine écoulés qu'on prononçait au Journal de Paris une oraison funèbre, en fort beaux et bons termes, du ministère actuel; encore lundi soir le vote de la Chambre sur l'élection Viellard-Migeon vote de défiance et de blâme, portait un coup qu'on eut cru décisif, à l'ancienne majorité; mardi le programme très-libéral du centre gauche ralliait à soi 42 signatures et le programme du centre droit d'ailleurs peu différent, 415; une fusion pouvait sembler prochaine, il courait de ça, de là, des bruits de démission des ministres, on allait donc enfin sortir de ce pénible état d'indécision où flottait avec le Corps législatif, l'opinion publique, mais voici que tout à coup, M. de Forcade, montant à la tribune, parle, et 170 voix contre 73 confirment l'élection Dréolle, et 163 contre 56 l'élection Chaix-d'Est-ANGE. Que disait donc ce même jour, un honorable député de la droite qui nous défendait d'attribuer aux votes récents de la Chambre aucune signification politique?

Où nous ne disputons pas l'éloge de M. de Forcade; il a plaidé les candidatures officielles avec une chaleur digne d'une meilleure cause; avec un admirable entraînement de conviction, il a plaidé la cause de l'Empire libéral et la sienne; nous savons tout cela, nous le disons: mais nous nous réservons de regretter son succès de surprise: c'est notre droit. Encore une semblable victoire et la liberté pourra s'en retourner en Epire.

Du reste, il ne faudrait pas que M. le ministre allât retenir pour lui seul tout le mérite et tout l'honneur de ce triomphe inattendu! M. Jules Ferry n'y a point médiocrement contribué. Tout ce qu'on pouvait faire pour irriter la droite, M. Jules Ferry l'a fait et en conscience. A deux reprises, et coup sur coup, il a fatigué la Chambre de sa parole prolixe, de son expression inconvenante, de sa déclamation froide et haineuse, et deux fois il a perdu contre le préfet de la Gironde une partie qu'il devait enlever de haute lutte. C'est que ce n'est pas tout de

s'indigner; mais il y faut un a propos et quel que savoir-faire: il y a un temps de se mettre en colère et il a un art d'être irrécusable. Que M. Jules Ferry l'apprenne donc de M. Jules Favre et mieux encore de M. Thiers.

Toutefois, ni l'éloquente apologie du Ministre de l'Intérieur, ni l'ennuyeux monologue du jeune député de la Seine ne justifient, n'excusent ni n'expliquent à nos yeux le vote de la Chambre dans cette triste affaire. — Passe encore pour M. Dréolle! En présence de la majorité considérable qu'il avait obtenu et de l'éparpillement des voix données à ses trois adversaires il n'était pas impossible à soutenir que les agissements de la préfecture n'avaient ici corrompu nullement la sincérité de l'élection. Mais que manquait-il au dossier de l'attaque pour que fut annulée l'élection de M. Chaix d'Est-ANGE? Morcellement arbitraire et longuement préparé des circonscriptions électorales, manœuvres étranges, inqualifiables d'une administration plus que zélée, subventions, dons et promesses, libelles injurieux et diffamatoires, soustraction de voix, tout y était... La Chambre a validé cependant! et cela malgré le partage par moitié du bureau chargé du rapport.

Qu'on vienne maintenant nous offrir des programmes: qu'on nous répète, avec un grand fracas, les mots auxquels on ne croit point, d'indépendance et de liberté: que chaque matin on nous leurre à nouveau d'espérances qu'au fond on tient chimériques et folles; nous savons désormais ce que parler veut dire! Aussi bien nous le savions depuis déjà longtemps, mais quoi! il est si naturel à l'homme de croire à la parole de l'homme!

Validez donc, Messieurs, validez encore, validez toujours, et quand vous nous aurez montré la candidature officielle également impuissante, par ambition à prévenir et par remords à réprimer le scandale électoral, alors séparez-vous et que du suffrage universel, librement pratiqué, puisse sortir enfin une Chambre composée d'hommes contre qui nul ne puisse, à moins de rancune personnelle et d'insigne mauvaise foi, trouver dans le passé de récriminations possibles.

LÉON COUSIN.

Les Traités de Commerce

— La chambre de commerce de Paris, dans sa séance de mercredi dernier, réservant expressément son opinion sur l'appréciation du traité de commerce, a décidé qu'une liste d'une vingtaine d'industriels et de négociants; soit membres de la chambre, soit étrangers à la chambre, serait envoyée au ministre.

Puis la chambre a arrêté cette liste des personnes qu'elle regarde comme les plus compétentes dans chaque branche d'industrie et de commerce. Les personnes ainsi désignées ne devront

pas se considérer comme des délégués de la chambre de commerce. Elles devront déposer, non pas au nom de la chambre de commerce, mais en leur nom personnel, et au point de vue de leur industrie.

On voit par là que la chambre de commerce de Paris, quoiqu'elle ne jouissant pas d'une réputation exagérée d'indépendance, n'a pas marché sur les traces des chambres de commerce du Midi. (Journal de Paris.)

Echos Parlementaires.

L'animation est grande dans la salle des Pas-Perdus. Il est positif que M. de Forcade la Roquette ne veut pas s'en aller; d'ailleurs l'empereur ne veut pas se passer de lui.

Ne parlez pas au ministre de l'intérieur de ses actes qui démentent ses paroles, de ces manœuvres électorales dont il est responsable, il n'entend pas de cette oreille.

— M. de Forcade, dit-il, n'est pas responsable des faits et gestes de M. la Roquette.

C'est ainsi que l'éloquent ministre de l'intérieur pratique le régime parlementaire.

Près d'une statue, on s'entretient des qualités remarquables des jeunes membres de la gauche, les Kératry, les Montpayroux, les Choiseul, combattus à outrance dans les élections par l'administration.

— Savez-vous ce qui perdra l'empire? — L'empire se perdra comme la monarchie de Juillet, pour avoir refusé l'adjonction des capacités.

Depuis une demi-heure, M. du Miral, vice-président, a pris place dans son fauteuil. Son importance remarquée avec humilité que, bien que la séance soit ouverte depuis trente minutes, les banquettes seules sont à leur place. — Allez chercher les députés.

On a bien de la peine à les décider à entrer en séance. Ces messieurs causent: — Du maintien du ministère Forcade. — De la déroute du centre droit.

Le hasard, une porte d'entrée et un garçon de bureau m'ont placé dans une tribune où je suis seul à représenter le sexe faible.

Les dames me font l'honneur de m'interroger. Quel est celui-ci? Comment se nomme celui-là?

J'entrevois l'aurore d'une profession nouvelle dans ces interrogations. Je vais me faire montreur de députés.

— Est-ce qu'ils font tous les jours autant de bruit?

— Mon Dieu! oui, madame. Il n'y a pas de réunion publique dans laquelle les assistants soient aussi bruyants et aussi indisciplinés que messieurs les députés dans la Chambre. Ils sont fort mal venus, je vous jure, à faire les dédaignés quand ils parlent du club de Clichy.

La droite est insupportable.

La gauche ne peut pas laisser trois minutes de suite la parole à un orateur sans l'interrompre.

Il n'y a pas une école mutuelle qui tolérerait des écoliers aussi bruyants.

Comment, c'est le bouillant Guyot-Mont-

payroux? — Il va parler contre l'administration, pour M. de Janzé, à propos de l'élection de M. Carré-Kerisouët. Il a l'air souffrant.

— Oui, à force d'interrompre et de trépigner sur son banc, il a pris une courbature.

Bon discours.

L'administration a usé contre M. Janzé, ancien député officiel, mais promoteur du premier mouvement libéral qui s'est produit dans la Chambre, d'odieuses manœuvres.

On l'a accusé dans des placards préfectoraux de défection! On a dit que sa nomination équivalait au rétablissement de la guillotine!

M. Guyot-Montpayroux invite M. de Forcade à se retirer.

Il dit que les déclarations libérales le font rire, quand elles ne sont pas traduites en actes.

Il rappelle qu'il n'a pas oublié l'émotion artistique de M. Rouher, venant le 4 février 1868 parler de la liberté en termes excellents et recommandant, comme de plus belle, une fois descendu de la tribune, à conspirer contre elle.

La Chambre a ses nerfs. M. le comte de la Tour est furieux. « Tous les candidats officiels sont sincères. »

M. de Forcade la Roquette interpelle M. Latour-du-Moulin. — Vous avez été candidat officiel!

M. Latour-du-Moulin proteste.

Querelle de famille!

M. Glais-Bizoin interrompt.

Ah! ça va se gâter. On ne s'entend déjà plus.

M. Rudel du Miral peut-être un excellent président de la Quinquennalité, mais il ne sait pas présider la Chambre.

M. Pelletan prend la parole d'une voix douce, pour tout concilier.

— Les candidats officiels reçoivent un mandat impératif. Ils doivent voter pour le gouvernement.

Quel tapage!

M. Du Miral sonne. Les huissiers crient, M. de Forcade écume. M. Estancelin s'agit. M. Latour-du-Moulin se démène. M. Garnier-Pagès a des convulsions. M. Benoist, avec l'accent de la fureur la moins concentrée, prononce un discours.

Mandat impératif! Ce mot fait rêver M. Rochefort, qui s'accoude tristement sur la balustrade.

— Le mandat impératif, crie M. Forcade, il est de ce côté-ci de la chambre — et il montre la gauche.

La gauche se lève: C'est faux, nous l'avons repoussé.

— J'insiste, dit le ministre.

— Nommez ceux qui ont accepté le mandat impératif — dit l'opposition.

Et Rochefort — de plus en plus triste — s'accoude de rech.

Incident vidé, M. Forcade s'était levé pour tout pourfendre. Il n'a écorné que son succès d'avant-hier.

— Mieux, tout a fait bien! Et vous!

— Oh! moi!...

Il prononça ces deux mots d'une voix où son âme émue vibrait tout entière. Il ne s'était point relevé, et il la regardait à genoux. C'est peut-être ainsi qu'il faut regarder les femmes; elles paraissent cent fois plus belles... quand elles sont belles. On a l'air de les adorer avant de les aimer, et leur regard d'elles nous arrive plus doux, en glissant à travers les cils, sous leurs longues paupières. Elles ont alors; tout en nous voyant, cette expression d'œil fermé si ravissante, que Raphaël donne toujours à ses plus belles madones. Une tendresse ineffable, profonde et sereine brillait sur le visage de Georges. Il avait éteint le feu de la passion dans ses yeux, qui n'avaient plus que l'humide éclat des larmes prêtes à couler. Ces yeux noirs. Christine les fixa malgré elle, attirée, retenue et comme fascinée par un charme magnétique. Elle était redevenue pâle. Sa poitrine ne battait pas, mais sa bouche frémissait, et l'ombre de ces cils abaissés palpait sur sa joue comme une aile d'oiseau.

— Relevez-vous! dit-elle à Georges si bas, qu'à peine il l'attendit; et comme il restait toujours à genoux: Je vous en prie, continua-t-elle en lui tendant la main. — J'étais si bien! répondit-il. Cependant il se rassit près d'elle en gardant sa main.

Le tapage recommença à propos d'une question de règlement.

Ah! le lieutenant de M. Emile Ollivier, M. Maurice Richard, demanda la parole.

Anecdote topique. Elle caractérise l'indépendance des candidats officiels.

M. de Janzé, alors estampillé, est invité à voter dans un sens déterminé.

Il refuse.

Le ministre lui demande sa démission.

Cela s'est passé jadis, sous le manteau de la cheminée.

Allons! décidément, on fait la lessive aujourd'hui.

Reprise du charivari.

Tout le monde parle à la fois. M. Du Miral est complètement perdu. Il appelle M. Guilloutet monsieur Benoist, et il prend le Jérôme David pour Rochefort.

M. Ernest Picard et le marquis de Grammont envahissent en même temps la tribune.

Mes voisins prennent peur. Elles veulent que j'aille chercher la garde.

L'une d'elles est convaincue qu'on l'a trompée et qu'elle assiste à la réunion publique des Folies-Belleville ou de la barrière de Clichy.

On s'y tient mieux, madame!

Lettres de Rome.

Rome à la veille du Concile.

Rome, 7 décembre. L'enthousiasme, dit-on souvent et avec raison, semble avoir déserté les capitales européennes. Il se réserve pour l'avenir, et, en attendant, il s'est réfugié à Rome. Aussi bien, en réalité, pourrait-il avoir de plus nobles inspirations que celles qu'il trouve dans cette ville, où le plus grand, et on pourrait presque dire le seul des Rois sur le trône, recueillie à la fois l'admiration et l'amour, non-seulement de ses sujets, mais du monde entier?

La génération présente, que les révolutions ont si cruellement blessée et ébranlée, ne connaît guère que par tradition les élans de cette allégresse populaire qui saluait nos Rois, chaque fois qu'ils se montraient au milieu de la foule, heureuse de leur témoignage son dévouement et sa fidélité.

La vie des races comme l'auguste Maison de France était la vie de la nation elle-même. Née sur le sol de la patrie, ayant grandi avec elle, partageant ses périls et ses gloires, toujours à sa tête dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, l'élevant par son génie, la soutenant par son abnégation, n'ayant d'intérêt, de patrimoine, d'affection que chez elle; la Royauté s'était tellement identifiée avec la France que ses fêtes étaient ses fêtes et que ses douleurs étaient ses douleurs. Aussi le cri national, le cri du vainqueur qui enfonçait les bataillons ennemis, comme le cri du martyr de l'honneur qui sombrait avec son navire, c'était: « Vive le Roi! »

Nos pères ont eu l'enthousiasme, Rien, nous est-il dit souvent, n'a été comparable à l'ivresse de joie causée par le retour des Bourbons, en 1814, ramenant avec l'autorité, la paix et la liberté.

Il se turent. Quels mots auraient valu ce silence?

— Vous-voilà bien parler! dit Christine avec un enjouement feint; on dirait que vous avez peur de réveiller les poissons du lac.

Non, reprit-il, je me taisais pour ne point effaroucher mes rêves.

— Attendez, pour rêver, que vous soyez seul.

Il ne répondit pas.

« Que ce vieux manoir est beau! » dit Christine, comme effrayée de ce silence. Et elle montra de la main les tourelles du château de Brémé tout noyées dans le feu du soir.

« Oui, fit Georges en regardant sans voir, d'autant plus beau pour moi qu'il est lié maintenant à mes plus chers souvenirs. »

Un pli léger fronça le beau front de Christine; elle parut contrariée de l'insistance avec laquelle il ramenait la conversation sur eux-mêmes.

— Si l'on aperçoit... dit-il d'un air triste. — Pardonnez-moi, lui dit-elle, mais je sens que ce moment sera peut-être unique dans ma vie.

Qui sait si jamais je retrouverai ainsi l'occasion favorable et si heureuse propice... qui sait si je vous reverrai jamais?

Christine eut un geste de half effroi.

— La suite au prochain numéro.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

du 13 Décembre 1869.

— 13 —

CHRISTINE

PAR

LOUIS ÉNAULT

V

(suite.)

Quand Georges et Christine se virent seuls dans cette barque, avec un rameur, Suédois pur sang, qui n'entendait pas un mot de français, l'étrangeté de leur position les frappa tout d'abord; ils se regardèrent en soupesant, et se dirent que ce n'était pas ainsi qu'ils auraient cru se retrouver... — Car nous devions nous retrouver! dit Georges.

— Je le désirais, » répondit Christine avec cette simplicité et cette franchise que tous ses amis louaient si fort en elle.

Il était assis l'un près de l'autre sur une planchette étroite, à l'arrière du bateau. Le

lac Clara, qui succède au Mélar, n'est pas très-large en face de Skokloster; mais ses rives assez basses ont des ondulations charmantes. Ça et là des roches de granit et de porphyre, couronnées d'une aigrette de sapins tremblants, se dressent comme des géants pétrifiés; deux ou trois petites îles, jetées au milieu du lac irrégulièrement, rompent la monotonie des lignes et varient le tableau, auquel la grande masse carrée des constructions de Skokloster, bâti avec l'imposante lourdeur des premières années du dix-septième siècle, servait de fond magnifique. La soirée était splendide; de petits nuages roses couraient dans le ciel, ce beau ciel du Nord, si délicatement bleu; des vapeurs blanches, argentées, chassées par un vent frais, roulaient sur le lac vert et transparent, troué de mille fossettes, comme la joue d'un enfant qui rit.

Les circonstances extérieures exercent sur nous plus d'influence qu'on ne le croirait tout d'abord, et l'on ne doit point reprocher au romancier de les décrire, parce qu'elles modifient souvent les sentiments chez ses personnages. En tête-à-tête, sous le ciel et au sein de la belle et libre nature, on ne parle point à une femme comme on ferait dans un salon, au coin du feu ou au bord d'un piano. C'est le privilège de notre âme de s'exalter et de s'agrandir avec les spectacles qui l'entourent.

M. de Simiane et Mme de Ruden éprou-

èrent d'abord un instant de contrainte, et cet embarras, qui n'est point sans charme, d'un homme et d'une femme qui se trouvent seuls ensemble, pour la première fois, sous l'empire d'une émotion vraie et profonde. Pour avoir trop à se dire, ils ne se parlaient pas. Georges jouissait de son trouble même; et plus encore de celui de Christine. Il regardait à la dérobée sa belle compagne, qui laissait tremper dans l'eau le bout de son rameau fleuri. Elle fit un mouvement pour ramener son chape sur sa poitrine, et, comme le cachemire rabelle volait au vent sur ses épaules, Georges prit les deux bouts et les croisa sur elle, avec la douce calinerie d'une jeune mère. Christine frissonnait. Sans le vouloir, sans le chercher du moins, Georges effleura sa main.

« Comme vous avez froid! » lui dit-il. Il mit dans sa voix je ne sais quelle inflexion tendre et quel douceur caressante.

« Oui, reprit Christine sans relever les yeux; il faisait très chaud chez la comtesse; l'air est vif, j'ai été saisie. Ce ne sera rien; le trajet est si court! »

Georges, sans répondre, jeta aux pieds de Christine son vêtement de tissus, avec une sorte de bonhomie brusquée qui éloignait toute idée de galanterie ou de fadeur de salon, et, comme elle fit un geste pour l'engager à le reprendre, il se mit à genoux, et, malgré elle, il enveloppa ses petits pieds captifs. — Comment êtes-vous, maintenant?